

La Bibliothèque de Louvain

Ikône culturelle, symbole politique, vecteur identitaire

Mark Derez

En 1914, Louvain était une ville de province de taille moyenne, dotée d'une université fréquentée par plus de 2500 étudiants, déjà renommée à l'époque d'Érasme; pour le quotidien *The Times*, c'était »the Oxford of Belgium« ou encore »the Athens of Belgium«. À Louvain, on appréciait ce parallèle, même si l'université perdait parfois de vue ses traditions séculaires. Au XVI^e siècle, Louvain était l'université nationale des Pays-Bas, et sous l'ancien régime les professeurs venus du nord y étaient plus nombreux. Pour utiliser un anachronisme, disons qu'il y avait parmi eux davantage de »Hollandais« que de »Flamands« ou de »Belges«. L'université avait pris un nouveau départ modeste au XIX^e siècle, d'abord en tant qu'université d'État, puis comme institution catholique. Cette dernière avait formé les élites du nouvel État qu'était la Belgique, marquant de ce fait l'identité du pays.

Dans l'ensemble, on peut dire que juste avant la Première Guerre mondiale, le climat à Louvain était relativement favorable à l'Allemagne (*deutschfreundlich*). Si les professeurs de l'université catholique baignaient dans la culture française, ils étaient impressionnés par la supériorité intellectuelle de l'Allemagne et envoyaient leurs étudiants se spécialiser à Berlin ou à Leipzig. À leur retour, ces jeunes avaient la tête remplie de sciences et techniques allemandes et étaient emballés par le romantisme estudiantin transrhénan. L'association d'étudiants Lovania, de langue allemande, attirait à la fois des Wallons et des Flamands.

Au cours de l'hiver 1913-1914, des ouvriers allemands avaient monté des rayonnages métalliques à la bibliothèque universitaire. En juin, les examens s'étaient déroulés normalement, puis la ville s'était assoupie comme chaque été. L'auteur autrichien Stefan Zweig y était passé en juillet 1914, en route pour la côte où il comptait retrouver son ami belge, le poète Émile Verhaeren; il avait vu une bourgade agréable et endormie.

En août, la ville tremblait sous le grondement des canons. Le 2 août 1914, le chargé d'affaires allemand à Bruxelles s'était pourtant encore montré rassurant, en pesant soigneusement ses paroles: »Il se pourrait que le toit du voisin prenne feu, mais les flammes n'atteindraient pas la maison.« Moins de quarante-huit heures

plus tard, les premières habitations étaient incendiées près de la frontière allemande et les pillonnages avaient commencé.

Louvain s'embrasa le 25 août, alors que la ville était déjà occupée depuis une semaine. Ce jour-là, la contre-offensive des troupes belges avait échoué à ses portes. Au crépuscule, des soldats allemands pris de panique avaient échangé des tirs dans leurs propres rangs, mais ils en avaient rejeté la responsabilité sur des civils, les légendaires francs-tireurs. Depuis la guerre de 1870, ceux-ci étaient devenus une espèce d'obsession nationale en Allemagne (les membres du régiment d'Adolf Hitler étaient d'ailleurs équipés de cordes pour les pendre). En guise de représailles pour les actions présumées des francs-tireurs, l'occupant allemand mit le feu à une partie de Louvain, dont la bibliothèque universitaire, qui pouvait pourtant difficilement être considérée comme une cible militaire. Une nuée de flocons de papier calciné retomba sur la ville.

Les jours suivants, des troupes spécialisées, les *Brennkolonnen*, incendièrent systématiquement la ville, détruisant les bâtiments les plus caractéristiques du centre. Une vingtaine de professeurs de l'université virent partir en fumée leurs bibliothèques et leurs collections. Le Professeur Henry de Vocht s'enfuit sous le sifflement des balles en emportant des lettres d'Érasme et de Thomas More, qui figurent aujourd'hui parmi les pièces les plus précieuses de la bibliothèque.

The Hun is at the Gate

Les pillages et la destruction de biens particuliers soulevèrent l'indignation à l'étranger, entre autres de la part des classes moyennes britanniques. Dans son poème *For All We Have and Are*, Rudyard Kipling lança un avertissement urgent: »The Hun is at the gate«. Dans *Carillon*, le compositeur Edward Elgar évoqua les ruines de plusieurs villes belges, dont Dinant, Termonde et Louvain. Kipling et Elgar, éminents artistes de l'Empire britannique, firent de l'incendie de Louvain un argument supplémentaire en faveur d'une guerre sur le continent. Les sentiments soulevés par le sort de la ville étaient tellement forts qu'à l'automne 1914, on ne baptisait pas seulement des bateaux du nom de Louvain, mais aussi des petites filles (qui devaient donc se préparer à se faire appeler »aunt Louvain« ou »aunt Lou«).

Les Allemands avaient voulu faire un exemple en torchant Louvain, mais la manœuvre se retourna contre eux. Au lieu du respect qu'ils avaient voulu inspirer, ils attiraient surtout la désapprobation et l'indignation. De Copenhague à Rome, les ambassades d'Allemagne reçurent des volées de protestations.

La presse du monde entier rendait compte de la destruction de Louvain. Par conséquent, dans un premier temps les horreurs de la guerre étaient surtout véhiculées par une iconographie urbaine. Au début de la guerre, l'image dominante

était celle de la ville dévastée et non celle des tranchées. Lors de l'incendie et du pillage qui entreraient dans l'histoire comme «Le sac de Louvain», «The Sack of Louvain», près de deux mille bâtiments avaient brûlé, mille au centre de la ville et mille aux alentours.

Les ravages hallucinants s'accompagnaient de récits à glacer les sangs. Personne n'avait été épargné, ni les personnes âgées, ni les femmes, ni les enfants. Le clergé et l'université avaient été tout spécialement visés. Le nombre total de victimes s'élevait à 248. Mille cinq cents habitants avaient été envoyés dans des camps en Allemagne. Les exactions de Louvain, ne ménageant ni la population civile, ni le patrimoine, semblaient annoncer une guerre totale.

Traumatisme fondateur

La bourgeoisie louvaniste était horrifiée par cette violence impitoyable. Certains de ses membres ne purent jamais surmonter l'horreur et s'affranchir de l'ombre de la guerre. L'auteur célèbre Henry Bauchau (1913-2012), dont la vie recouvre quasiment l'ensemble du XX^e siècle tragique, était le petit-fils d'un bourgmestre (ou maire) de Louvain. Tout enfant, il fut sauvé à grand-peine des flammes. Plus tard, en tant que psychanalyste, Bauchau se fit un nom dans la littérature franco-belge avec des œuvres fortement marquées par «le traumatisme fondateur de l'incendie de Louvain». Henry Bauchau est le pendant louvaniste d'Angèle Manteau, fondatrice d'une maison d'édition renommée en Flandre et aux Pays-Bas. Enfant, elle put s'échapper de justesse de la ville de Dinant en flammes; cela resta un «horrible syndrome» pour le reste de sa vie. Si les cas de Bauchau et Manteau renvoient à la psychologie des profondeurs, Freud lui-même considérerait la guerre comme un traumatisme culturel.

Louvain contribua à cette image culturelle. Pourtant, la terreur n'y fut pas exceptionnelle. Entre l'entrée des troupes allemandes dans le pays, le 4 août 1914, et le mois d'octobre, le moment où la guerre s'enlisa dans la boue des Flandres, «in Flanders Fields», vingt mille maisons furent incendiées en Belgique (ainsi que dans le Nord de la France) et six mille civils furent tués. Tout comme Dinant, Louvain était une ville martyre. Mais toutes proportions gardées, Louvain n'avait pas connu le pire, puisqu'à Dinant, la population avait été décimée...

La bibliothèque d'Alexandrie

Pour Louvain, le traumatisme était donc essentiellement d'ordre culturel. Après tout, l'incendie de la bibliothèque marquait les esprits. Les intellectuels l'évoquaient à coups d'expressions recherchées et d'images familières, de références à des pré-

cédents historiques comme ›Il Sacco di Roma‹ ou la Guerre des Trente Ans. Sir Arthur Evans, qui découvrit le palais du roi Minos à Cnossos en Crète, parla même de l'holocauste de Louvain dans une tribune libre du *Times*. Pour ces universitaires de formation classique, l'analogie avec la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie semblait s'imposer. Cette comparaison coûta d'ailleurs la vie à un jeune jésuite, Eugène Dupiéreux, qui l'avait notée dans son carnet, ajoutant que les Allemands pouvaient être fiers de leur *Kultur*. Dupiéreux n'avait donc pas échauffé les esprits; cette déclaration audacieuse lui valut à elle seule d'être exécuté sur-le-champ. L'incident fut largement divulgué et la comparaison avec Alexandrie devint proverbiale.

Le Sarajevo des intellectuels

En Suisse, pays neutre, l'auteur français Romain Rolland, Prix Nobel de littérature en 1915, adressa une lettre ouverte à son collègue Gerhart Hauptmann, figure de proue de la littérature allemande et Prix Nobel en 1912. Il y affirmait que Louvain, riche en trésors artistiques, était en quelque sorte un lieu saint; après tout, il s'agissait du patrimoine de l'humanité! Les Allemands étaient-ils les descendants de Goethe ou d'Attila le Hun? Il ajouta: »Tuez les hommes, mais respectez leurs œuvres.« Dans cette requête, on décèle un lointain écho des paroles attribuées traditionnellement à Napoléon: »Je fais la guerre aux hommes, non aux Arts.«

Romain Rolland allait par ailleurs tenter d'établir en Suisse une espèce de ›parlement morak, une confrérie d'écrivains chargés de réveiller la conscience du monde entier. Rolland et Stefan Zweig tentèrent également de gagner à leur cause les écrivains belges Émile Verhaeren, un Flamand écrivant en français, pouvant donc être qualifié de ›Poète de la Patrie, et Maurice Maeterlinck, Prix Nobel de littérature en 1911, un an avant Hauptmann.

Zweig vénérât Verhaeren, à qui il rendait visite lors de ses vacances à la côte belge. Le 30 août 1914, Zweig fit paraître à Vienne un éloge funèbre pour Louvain, la ville dont il avait observé les toitures couleur brique depuis le train et qui à présent n'était plus qu'un tas de décombres fumants. Quant à Verhaeren, ancien étudiant à Louvain, il écrivit une élogie, *Parmi les cendres*, avec en frontispice Louvain en flammes. Avant la guerre, Verhaeren avait une réputation d'humaniste, de socialiste, de pacifiste, mais pendant l'été 1914 son pacifisme se volatilisa et sa poésie se chargea de haine.

Ainsi s'est accompli le schisme des esprits; l'incendie de Louvain a semé la discorde dans le monde culturel européen. Ou pour le dire avec Wolfgang Schivelbusch: Louvain a été le Sarajevo de l'intelligentsia européenne. Depuis la parution de l'étude de cet auteur allemand, en 1988, le nom de Sarajevo a d'ailleurs acquis une connotation supplémentaire, puisqu'en 1992 (le 25 août, décidément une date périlleuse pour les bibliothèques) des milices serbes y ont incendié la bibliothèque

nationale de Bosnie-Herzégovine, une région pluriculturelle. La fin du XX^e siècle a donc été aussi tragique que son départ en 1914.

Krieg der Geister

Quand une bibliothèque brûle, les intellectuels peuvent difficilement rester à l'écart. Ils prennent la défense du patrimoine et échangent des manifestes enflammés. À l'époque, on aurait juré qu'un second front s'était ouvert, celui de la ›Krieg der Geister‹, ›the War of Minds‹, la guerre des mots [esprits], dont les combattants étaient des écrivains, des journalistes et des dessinateurs, prêts à en découdre sur le papier.

Les universités anglo-saxonnes firent part de leur horreur dans une déclaration intitulée *Louvain*, à laquelle l'intelligentsia allemande opposa début octobre l'appel tristement célèbre *An die Kulturwelt!* Son titre français, *Appel au monde civilisé*, ne rend pas aussi fidèlement la distinction tranchée, en vogue des deux côtés, entre ›culture allemande‹ et ›civilisation occidentale‹. Ce binôme, apparu chez Nietzsche, avait été ressuscité pendant la guerre par Thomas Mann; après la guerre, il fut recyclé par Oswald Spengler.

La déclaration des intellectuels allemands est mieux connue sous le nom de ›Manifeste des 93‹ [quatre-vingt-treize]. C'est en effet le nombre de ses signataires, allant de Wilhelm Röntgen à Max Planck et de Gerhart Hauptmann à Siegfried Wagner, d'éminentes personnalités des mondes de l'art et de la science avec dans leurs rangs une belle brochette de Prix Nobel (entretenant des relations relativement suivies avec Louvain). Ces mandarins de la vie intellectuelle allemande affirmaient que sans le militarisme allemand, la culture allemande aurait été anéantie depuis longtemps déjà.

Louvain et Reims

Pendant ce temps-là, l'artillerie allemande avait mitraillé pour la première fois la cathédrale de Reims le 19 septembre 1914. *L'Ange au Sourire*, une sculpture peu connue avant la Grande Guerre, avait été décapitée; elle reste peut-être la victime la plus célèbre du conflit. À Bruxelles, un diplomate américain se demanda si le pilonnage allait faire de Reims un autre Louvain – ›Another Louvain?‹.

Le 22 novembre, la Halle aux Draps d'Ypres fut détruite par des tirs et on associa brièvement les noms d'Ypres et de Louvain. Mais la première de ces villes connut un sort bien plus cruel encore que la seconde: Ypres fut entièrement rasée. Après plusieurs offensives monstrueuses, elle était la preuve probante de l'absurdité totale de la guerre.

Louvain et Reims restèrent les symboles de la menace qui pesait sur le patrimoine européen. L'architecte chargé plus tard de la reconstruction de la bibliothèque universitaire de Louvain, l'Américain Whitney Warren, partit constater les dégâts à Reims et documenta l'agonie de la cathédrale.

Louvain et Reims – ce curieux tandem fut avidement adopté par la presse, la polémique et la propagande, et même par la poésie. Car ce furent des poètes de renom comme Verhaeren et Apollinaire qui lièrent les deux villes. Verhaeren rédigea un poème fustigeant l'empereur: »Pendant qu'il brûlait Reims, il pleurait sur Louvain.«, et Apollinaire exhorta le lecteur: »Entends crier Louvain, vois Reims tordre ses bras«.

Ainsi s'établit le rapport entre la bibliothèque noircie par les flammes et la cathédrale endommagée, deux symboles culturels rendus encore plus prestigieux par leur disparition ou leur dégradation. Les deux édifices représentaient le martyre d'une nation entière. Louvain et Reims devinrent les Villes Martyres les plus en vue, dont s'empara même la culture populaire. Ainsi, on vendait pour le secours aux réfugiés des savonnettes représentant en bas-relief les ruines des deux villes (qui, au fil de la consommation du savon, disparaissaient à jamais).

Après les événements de Louvain et de Reims, l'Allemagne, pays de poètes et de penseurs, pouvait légitimement être présentée comme une nation d'assassins de la culture. Les invectives pleuvaient: Huns, Teutons, Vandales. Des caricatures représentaient l'empereur Guillaume recevant un doctorat d'honneur des mains d'un squelette dans les ruines de la bibliothèque de Louvain, ou couronné roi des Vandales à la cathédrale de Reims. Désormais, Louvain et Reims marquaient la frontière entre les zones d'influence de la civilisation d'Europe occidentale et la *Kultur* germanique peu soucieuse du patrimoine. Louvain, avec son université francophone, était une enclave, »une île latine dans une mer germanique«, selon la formule de l'architecte américain Warren.

Autrement dit, Louvain était un poste avancé de la civilisation. Les défenseurs zélés de la cause louvaniste poussaient l'antagonisme à son comble en liant la civilisation de l'Europe occidentale à son catholicisme et en l'opposant à l'influence de la Réforme en Europe centrale. La *Pfaffenuniversität* de Louvain était ainsi une victime des »bouffeurs de curés« protestants.

Cet angle adopté par la propagande était cependant un point sensible pour les futurs bienfaiteurs américains, avec à leur tête le grand bailleur de fonds Herbert Hoover. Plus tard, l'ambassadeur américain Brand Whitlock se demanderait même si des catholiques auraient donné le moindre centime pour sauver une institution protestante, même ravagée par la fureur allemande: »Did Roman Catholics, anywhere on this planet, ever give a penny toward building up a Protestant institution?«.

La Kultur allemande

Depuis la diffusion du manifeste des intellectuels allemands justifiant la destruction de Louvain, le monde culturel allemand était perçu comme un champion du militarisme prussien. L'Allemagne se discrédita ainsi, au point où le mot *Kultur* devint un objet de raillerie dans la propagande alliée. À Louvain, un esprit fin imagina promptement le chronogramme »ICI FINIT LA CVLTVRE ALLEMANDE«; ce slogan fut apposé sur les décombres de la bibliothèque universitaire après la retraite allemande en 1918. Des visiteurs de marque, dont le président des États-Unis Wilson, en juin 1919, et le prince héritier du Japon Hirohito, en juin 1921, passèrent pieusement dessous.

What do we lose when we lose a library?

Mais quelle était réellement l'importance de cette bibliothèque qui fit couler tant d'encre? Que perdons-nous en perdant une bibliothèque? *What do we lose when we lose a library?* Bien évidemment, la bibliothèque de Louvain n'était pas une salle aux trésors du même niveau que le British Museum ou la Bibliothèque nationale française. Les Allemands l'assimilaient même dédaigneusement à la bibliothèque d'une petite principauté de l'Empire germanique. Il faut dire que la bibliothèque de Strasbourg, que les tirs prussiens avaient incendiée en 1870 (également un 25 août, date de toutes les calamités pour les bibliothèques !), possédait une collection plus riche. En tant qu'outil de recherche, la bibliothèque louvaniste était probablement moins bien lotie que ses pendants à Gand et à Liège. Mais elle était une véritable mine d'or pour l'histoire culturelle des Pays-Bas. Sa collection reflétait l'évolution intellectuelle de nos régions, ses courants de pensée aux nombreuses controverses: l'humanisme, la Réforme, la Contre-Réforme, le jansénisme et le catholicisme des Lumières, l'*Aufklärungskatholizismus*. Elle possédait des pièces d'archives de l'université ancienne, dont la bulle de fondation de l'institution, datant de 1425, rapatriée depuis cinq ans seulement à l'époque.

Cette bibliothèque était également le musée de l'université, regorgeant de pièces du patrimoine universitaire qui étaient fièrement présentées aux visiteurs. La *Prunksaal*, la grande salle du XVIII^e siècle (une galerie de près de cinquante mètres de long), probablement l'une des plus opulentes de nos régions, était un joyau de l'architecture bibliothécaire.

Aucun de ses près de trois cents ouvrages, huit cents incunables et neuf cent cinquante manuscrits ne put être sauvé – voilà la conclusion tirée par Richard Oehler dans l'édition 1918 du *Zeitschrift für Bibliothekswesen*. Dans les années 1920, Oehler était le commissaire allemand à la reconstruction de la bibliothèque de Louvain, et dans les années 1930, en tant que nazi convaincu, il dirigea la liquidation du

célèbre *Institut für Sozialforschung* à Francfort. Il avait donné l'ordre de fouiller les montagnes de cendres à la recherche de vestiges de valeur. Des tranchées furent creusées pendant l'été 1917 sous la direction d'un archéologue professionnel allemand, mais les recherches furent vaines.

En 1914, on avait toutefois constaté que plusieurs ouvrages entièrement calcinés avaient conservé leur forme et leur couverture; on déposa ces spécimens dans des coffrets de verre scellés, où ils attendent toujours, tels des cousins de Blanche-Neige. Il est probable qu'à l'époque, on sortait ces reliques pour impressionner les visiteurs, surtout les Américains, dont la sentimentalité et la générosité étaient au moins aussi légendaires que la fortune.

Certains organes de propagande alliés semblaient cependant exagérer considérablement la valeur de cette bibliothèque perdue – *Verlorene Bibliothek* –, alors que le côté allemand la décriait presque systématiquement. En revanche, il est difficile de sous-estimer sa valeur symbolique. Le diptyque dramatique de photos de la *Prunksaal*, opposant des images d'avant la guerre et d'après l'incendie, était un cliché rêvé pour la propagande de guerre. Reproduit en carte postale, il fit le tour du monde et ne rata jamais son effet, soulevant partout l'indignation et la solidarité – ce que l'université sut habilement monnayer peu de temps après.

Sous la Coupole

La bibliothèque détruite évoquait l'image archétypale de la bibliothèque en feu. La vue intérieure de la *Prunksaal*, telle qu'elle se présentait avant la guerre – le paradis perdu – incitait presque naturellement à souhaiter son rétablissement – pas une reconstruction, mais un redressement moral, la constitution d'une nouvelle collection. Cette idée fit rapidement son chemin. Les Pays-Bas prirent les devants en lançant une collecte de livres, exemple qui fut suivi par d'autres pays. Au cours de la guerre et immédiatement après, des comités furent établis en Belgique et en France – bien sûr –, mais aussi en Grande-Bretagne, au Canada et en Australie, aux États-Unis, au Danemark, en Espagne et en Italie, en Grèce, en Tchécoslovaquie et même au Japon. Tous ces comités collectaient des livres.

Il fallait bien sûr que ce flot de livres soit canalisé et coordonné. Un comité international fut constitué au sein de l'Institut de France, «sous la Coupole». Le 21 juillet 1919 il diffusa son manifeste fondateur, intitulé *À l'élite pensante du monde*, une réponse tardive à l'*Aufruf* des 93. Quelques semaines auparavant avait par ailleurs eu lieu la signature du Traité de Versailles, réaffirmant l'entière culpabilité de l'Allemagne et obligeant les Allemands à dédommager la ville de Louvain.

Le Traité de Versailles

La mention dans ce traité de la reconstitution de la bibliothèque indique à quel point le sujet restait d'actualité. Selon une disposition du traité, l'Allemagne devait fournir des manuscrits, incunables et publications scientifiques d'une même valeur que les documents détruits en 1914. Cet article 247 imposait aussi la restitution des panneaux latéraux de pièces d'autel célèbres conservées respectivement à Louvain et à Gand, *L'Agneau mystique* des frères Van Eyck et *La Cène* de Dirk Bouts, vendus à des musées allemands au XIX^e siècle (par les fabriques d'églises obligées de faire réparer des fuites aux gouttières de Saint-Pierre ou de Saint-Bavon).

Pour finir, Louvain put recevoir grâce au Traité de Versailles des ouvrages d'une valeur de près de quatre millions de Marks Or. Une quarantaine de bibliothèques de savants typiques y furent transférées depuis l'Allemagne, dont des collections appartenant aux signataires célèbres du Manifeste des 93. Chacun y trouvait son bonheur. Ainsi, pendant l'entre-deux-guerres l'historien social s'intéressant au mouvement ouvrier, au socialisme et au communisme pouvait consulter à Louvain la bibliothèque personnelle de Franz Mehring, le biographe de Marx et l'un des fondateurs de la Ligue spartakiste, le *Spartakusbund*.

Culture française, capital américain

Bien évidemment, il fallait aussi disposer d'un lieu où entreposer les ouvrages issus de ce double flot. Si l'idée de la reconstitution était née à Paris, ce fut le comité américain qui, en septembre 1919, revendiqua l'honneur de faire construire un nouveau bâtiment à Louvain. Une certaine jalousie opposait incontestablement Paris, qui disposait de moyens financiers limités, mais d'un capital symbolique d'autant plus grand, et New York, ville de peu d'éclat culturel mais d'une grande richesse. Les Français furent suffisamment magnanimes pour laisser aux Américains la construction d'une toute nouvelle bibliothèque – et son financement. Les Américains purent ainsi voler la vedette, tandis que les Français voyaient leur brillante idée réalisée à l'aide de moyens américains. Tout le monde y gagnait.

L'intermédiaire par excellence entre les deux parties était l'Américain Whitney Warren, architecte de la gigantesque gare de Central Station à New York. Il unissait en sa personne le capital américain et la culture française, puisqu'il s'était formé à l'École des Beaux-Arts de Paris et avait même été élu membre de l'Institut de France en 1905. Francophile, il était également un admirateur du poète italien Gabriele d'Annunzio, avec qui il partageait une diva du théâtre parisien, ainsi qu'une certaine bravoure et des idées politiques aussi confuses que réactionnaires.

La Renaissance flamande

Il fut décidé que la nouvelle bibliothèque ne serait pas installée aux Halles universitaires, comme sa version précédente. D'ailleurs, les Américains auraient préféré que les vestiges des Halles soient conservés et tout au plus consolidés, car ils pourraient attirer les touristes et les impressionner bien davantage que le Colisée ou les arènes de Vérone. Mais les Belges n'étaient pas d'accord; ils souhaitaient retrouver au plus vite l'environnement familier d'avant-guerre. La ville put donc renaître de ses cendres, plus belle qu'auparavant, avec des Halles universitaires plus médiévales que jamais.

Pour la nouvelle bibliothèque universitaire, l'architecte Warren choisit le meilleur emplacement de toute l'opération de reconstruction. Il venait d'un pays où les bibliothèques étaient considérées comme indispensables à l'épanouissement de la démocratie et de la société civilisée. Louvain disposerait désormais d'une bibliothèque moderne, mais cette modernité était doublement masquée, d'une part par son architecture historiciste, d'autre part par sa fonction symbolique de mémorial de guerre. La bibliothèque de style Renaissance flamand ou néerlandais est probablement la toute dernière réalisation monumentale néorenaissance.

L'architecte américain avait donc voulu opter pour le style du terroir, probablement sans se rendre compte de l'effet et de la portée de cette architecture en tant que vecteur identitaire. À l'époque, l'inspiration pannéerlandiste suscitait des commentaires narquois, car les autorités académiques détestaient les pannéerlandistes, les plus radicaux parmi les étudiants flamingants. Mais comme, d'autre part, ce style renvoie à l'époque où Érasme et les humanistes avaient fait de Louvain un «centre d'excellence», il exprime parfaitement l'identité sociale de l'Alma Mater.

Monument de guerre

À première vue, la bibliothèque de Louvain pourrait rappeler le Palais de la Paix à La Haye (financé par le magnat de l'acier américain Carnegie, qui contribua également à la reconstruction de Louvain et de Reims), mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'elle est plus proche d'un navire de guerre orné de symboles à teneur explicitement politique. Les thématiques principales sont la victoire alliée et la solidarité transatlantique. L'architecte a composé son programme iconographique en s'inspirant du panthéon (ainsi que du bestiaire et du pandémonium) de la Grande Guerre. Les alliés sont représentés par des figures héraldiques empruntées à la flore et la faune, et par toute une ménagerie: les aigles de la Serbie, du Monténégro et des États-Unis, des lions pour la Belgique et la Roumanie, le coq français, la licorne écossaise, l'ours russe et la louve italienne. Ce bestiaire semble peut-être légè-

ment grotesque de nos jours, mais à l'époque de tels symboles étaient terriblement pris au sérieux.

Aux références politiques se mêlent des allusions religieuses. Louvain, ville martyre, et l'université tout aussi martyrisée allaient renaître tels le phénix – et le Christ. La façade principale de la bibliothèque est ornée d'une statue de Notre-Dame de la Victoire. Cette Reine de la Paix a une allure passablement martiale. Coiffée d'un casque belge (ou français), elle terrasse de son épée l'aigle prussien. La ›madone casquée‹ suscita de vives critiques, tant de la part d'anciens combattants flamands pacifistes que du Wallon Léon Degrelle, encore militant de l'Action Catholique à l'époque.

Furore Teutonico

La bibliothèque louvaniste serait devenue un monument de guerre à part entière si, comme prévu, elle avait été ornée d'une fameuse devise faisant référence à la violence allemande et à l'argent américain, »FURORE TEUTONICO DIRUTA, DONO AMERICANO RESTITUTA« ou »néantie par la fureur teutonnes, relevée par un don américain«. L'intention était d'incorporer les lettres majuscules de ce slogan à la balustrade de la façade principale. Warren voulait ainsi pointer du doigt les Allemands et leur responsabilité dans l'incendie, à l'exemple d'une plaque dans les ruines du château de Heidelberg dénonçant sa destruction par les Français en 1693.

Mais les années passant, un vent plus idyllique se mit à souffler depuis Locarno, en Suisse, où une conférence de paix en octobre 1925 installa un climat plus détendu entre les VOISINS européens. La réconciliation et le rapprochement étaient les nouveaux mots d'ordre. L'Allemagne intégra la Ligue des Nations et le boycott culturel en vigueur depuis dix ans fut levé. Mais le recteur de l'université de Louvain, Monseigneur Ladeuze, avait déjà refusé auparavant la proposition de Warren, qui aurait gêné la reprise des relations normales avec les universités allemandes.

Warren, qui avait fait tant d'efforts pendant la guerre pour gagner les Américains à la cause alliée, tenait à son slogan. Mais les bailleurs de fonds américains ne souhaitaient pas tant un mémorial antiallemand qu'un monument à la gloire de l'amitié américaine. Schivelbusch qualifia d'ailleurs la bibliothèque de Louvain de »première manifestation de l'impérialisme américain sur le continent européen«.

Warren trouva des sympathisants parmi la population locale (pour qui l'incendie de 1914 était toujours un souvenir récent) et parmi les vétérans de guerre et les associations patriotiques. En guise de compromis honorable, on proposa d'incorporer à la balustrade la devise nationale de la Belgique, »L'UNION FAIT LA FORCE/EENDRACHT MAAKT MACHT«. Beaucoup plus tard, lors de la scission de l'université en 1968, cela aurait encore grossi la farce du partage de la bibliothèque, faisant de Louvain la risée du monde entier.

Pour finir, le recteur trancha: il n'y aurait pas de devise du tout, la balustrade resterait neutre. Mais le refus de l'inscription fut encore suivi d'un procès embarrassant entre l'architecte et le recteur, ainsi que d'une série d'incidents. L'affaire de la balustrade devint une cause célèbre, dégénérant en vaudeville. La balustrade sans inscription fut vandalisée à plusieurs reprises. Et pendant l'inauguration solennelle de la nouvelle bibliothèque, en présence de la famille royale, un petit avion de tourisme éparpilla des tracts portant le texte refusé, »FURORE TEUTONICO...«

Malgré l'immense contribution des Américains, la reconstruction de la bibliothèque louvaniste était toujours perçue par-dessus tout comme une entreprise franco-belge. Si cette conception cadrait dans l'esprit d'entente cordiale politique et militaire entre les deux pays voisins, une partie de l'opinion publique flamande s'en offusquait. Les rapports entre les autorités académiques et les étudiants flammingants qui s'étaient radicalisés pendant la guerre et qui composaient la première génération de nationalistes flamands, étaient tendus tout au long des années 20; ces étudiants restaient d'ailleurs ostensiblement absents lors des nombreuses cérémonies liées à la bibliothèque.

Lightning strikes twice

En 1936, la première moitié de la devise refusée à Louvain, »FURORE TEUTONICO DIRUTA«, reçut une nouvelle affectation. Transférées dans la ville wallonne de Dinant, les lettres de pierre y furent intégrées à un monument à la mémoire des 674 civils tués le 23 août 1914. Berlin s'opposa en vain à la mise en place du monument. Quatre ans plus tard, en mai 1940, la Wehrmacht fit sauter le monument orné de la devise.

La bibliothèque de Louvain – sans devise – ne connut pas de sort plus favorable. Même sans devise, la bibliothèque de Louvain ne fut pas épargnée pendant la Seconde Guerre mondiale. Il paraît même que dès l'entrée des troupes allemandes en 1940, des officiers supérieurs voulaient savoir où se trouvait »la bibliothèque américaine au slogan antiallemand«. Quoi qu'il en soit, la tour de la bibliothèque fut mitraillée le 16 mai 1940, et le lendemain matin, après que les Allemands aient pris possession de la ville, les réserves contenant près d'un million de volumes s'embrasèrent. Le ministre de la Propagande Goebbels visita la bibliothèque dévastée par les flammes et tenta d'en rejeter la responsabilité sur les Britanniques en parlant d'un »crime de guerre anglais«.

Dans son ensemble, la destruction de 1940 fit moins de bruit que celle de 1914, qui avait été un scandale retentissant – répétons que la presse britannique osa même parler d'un »holocauste«. Une nouvelle collecte internationale de livres, comme après la Grande Guerre, n'était plus possible. Pourtant, en 1940 l'image de la bibliothèque incendiée était – si possible – encore plus poignante qu'en 1914, mais

l'effet de répétition jouait au détriment de Louvain. Cette fois-ci, les campagnes de défense du patrimoine semblaient futiles; à côté du nouvel Holocauste, l'incendie de la bibliothèque ne faisait pas le poids.

La bibliothèque reconstruite demeura un lieu de savoir ainsi qu'un lieu de mémoire, mais la commémoration était désormais placée sous le signe de la réconciliation et du rapprochement. En 1958 le chancelier allemand Adenauer et le ministre français Schuman, pères fondateurs de l'Europe unie, visitèrent ensemble la bibliothèque de Louvain à l'occasion de l'intégration de la République fédérale allemande dans l'espace européen; la distinction entre *Kultur* et civilisation était définitivement oubliée.

Entretemps, une commission germano-belge s'était penchée sur la question des francs-tireurs. Elle présenta ses conclusions lors d'une séance solennelle à l'hôtel de ville de Louvain, affirmant que le Livre blanc allemand de 1915 ne résistait pas à l'épreuve de la critique historique. Mais le sujet des francs-tireurs ne fut pas définitivement balayé pour autant – aujourd'hui même à Potsdam un colloque historique où il est remis sur le tapis...

Épilogue. What do we lose when we split a library?

Notre récit a reçu un épilogue dans les années soixante. Comme si la double destruction des guerres mondiales n'avait pas suffi, la bibliothèque de Louvain est aussi tombée en proie à un conflit d'un tout autre ordre, opposant les deux communautés linguistiques en Belgique. Au début de la décennie, le gouvernement belge avait entrepris la révision de la législation linguistique, afin de renforcer l'homogénéité culturelle des deux régions. La Flandre, au nord, étaient devenue officiellement et intégralement unilingue, comme l'avait toujours été la partie sud du pays. Depuis la fixation de la frontière linguistique, Louvain et son université bilingue étaient cernés par un territoire officiellement néerlandophone – la ville était effectivement »une île latine dans une mer germanique«.

Mais la population de cette île latine était de moins en moins homogène. Pendant l'année académique 1960-1961, le nombre d'étudiants néerlandophones dépassait pour la première fois celui des francophones. Même si quasiment toutes les matières étaient enseignées dans les deux langues, bon nombre de Flamands avaient l'impression que l'université louvaniste restait avant tout une institution francophone, dominée par des prélats toujours baignés de culture française. Des voix de plus en plus nombreuses réclamaient la scission de l'université et le transfert en Wallonie de sa section francophone (c'était également le cas du côté wallon, de la part de jeunes défenseurs d'un idéal régionaliste).

Le slogan *Walen buiten* – »Wallons dehors« – échauffait les esprits. Aujourd'hui encore, certains le rapprochent du *Juden raus* et de la purification ethnique (*ethnisch*

cleansing) dans l'ancienne Yougoslavie. La version anglaise, *Walen go home*, évoquait l'anti-impérialisme (*Yankees go home*) des manifestations contre la guerre au Vietnam. La scission de l'université s'est déroulée en plusieurs étapes mouvementées, mais sans qu'une goutte de sang ne soit versée.

La bibliothèque a, elle aussi, été scindée. Que nous fait perdre la scission d'une bibliothèque? »What do we lose when we split a library?« La collection a été répartie entre les deux universités selon une méthode plutôt arbitraire, c'est-à-dire en fonction des cotes paires ou impaires des ouvrages. Les livres calcinés récupérés en 1914 ont, eux aussi, été répartis équitablement. Partout dans le monde, on a parlé d'une »blague belge« bien dans la tradition surréaliste. Des caricaturistes ont dessiné des livres sciés en deux, ou la bibliothèque comme gâteau à la chantilly coupé en parts à l'aide d'un couteau tranchant, ou encore la bibliothèque ornée de la devise »FUORE MENAPICO« une variation sur le »FUORE TEUTONICO«. (Les Ménapiens étaient une tribu de Gallois établis dans la plaine côtière flamande et »Ménapien« était un sobriquet injurieux pour les Flamands. Certains Bruxellois railleurs appelaient l'autoroute Bruxelles-Ostende la *Transménapienne*).

Non sans pathos, l'étrange séparation des biens a parfois été présentée comme la troisième destruction de la bibliothèque. Pour comprendre, il faut bien évidemment avoir conscience de la valeur symbolique qu'elle avait acquise depuis 1914 et des efforts pour sa reconstruction après l'incendie de 1940. Une fois de plus, les enjeux symboliques et la charge politique primaient sur les considérations utilitaires. Les adversaires de la scission parlaient d'un crime, d'un péché contre l'esprit. Vu de l'extérieur, c'était une blague belge désopilante. Mais peut-être la scission était-elle tout bonnement une solution simple, pragmatique, rationnelle et équitable apportée à un problème politique extrêmement complexe?

Monument classé

Le bâtiment de la bibliothèque ne fera jamais date dans l'histoire de l'architecture; il a pourtant été classé en 1987, mais avant tout en tant que mémorial de guerre et symbole politique. D'un point de vue purement architectural, il reste une espèce d'anachronisme. Aussi réactionnaire qu'ait été son inspiration, l'ensemble architectural est devenu un emblème de l'université. Grâce à sa tour, la bibliothèque de Louvain est un repère dans la ville, au même titre que son fameux pendant gantois, la Tour des Livres (*de Boekentoren*) de l'architecte Henry van de Velde. Le contraste entre les deux édifices est cependant du même ordre que celui entre un gâteau à la chantilly et un pain de seigle. Je demande pardon aux collègues gantois – cette image est d'un professeur d'université anversois (Ludo Simons). Un gâteau à la chantilly louvaniste et un pain de seigle gantois; cela me semble parfait

pour conclure ce récit: des produits de boulangerie et de pâtisserie comme vecteurs identitaires des particularismes belges.

Samenvatting

Dit artikel bekijkt ten eerste de nationale en internationale reacties op de vernieling van de Leuvense universiteitsbibliotheek door de Duitsers tijdens de Eerste Wereldoorlog. Met deze reacties verbonden zich metaforen die een fundamentele rol speelden bij de constructie van de bibliotheek als herinneringsplaats. Ook de Amerikaanse architect Whitney Warren verwees hiernaar met zijn beeldtaal toen hij tijdens de jaren twintig verantwoordelijk was voor de heropbouw van de bibliotheek. Dat de bibliotheek tijdens de Tweede Wereldoorlog door de Wehrmacht opnieuw vernield werd, vormt een verder element van deze herinneringsplaats, net als de splitsing van de universiteit in de jaren zestig. Op deze laatste elementen werpen we tenslotte ook een blik.

Zusammenfassung

Der Beitrag beleuchtet zunächst die nationalen und internationalen Reaktionen auf die Zerstörung der Universitätsbibliothek Löwen durch deutsche Truppen im Ersten Weltkrieg, an die die grundlegenden Metaphern für die Konstruktion der Bibliothek als Erinnerungsort anknüpften. So rekurriert auch die Formensprache des amerikanischen Architekten Whitney Warren in den 1920er Jahren auf die entsprechenden Bilder, als er den Wiederaufbau der Universitätsbibliothek umsetzte. Die erneute Zerstörung der Bibliothek im Zweiten Weltkrieg durch die deutsche Wehrmacht sowie ihre Teilung in den 1960er Jahren werden abschließend als weitere Bausteine des Erinnerungsortes vorgestellt.

Bibliographie

- 14-18. *L'art dans la tourmente*. Actes du colloque scientifique, Andenne, 6 et 7 octobre 2015, (Monographies du TreM.a. Province de Namur) Namur: Société archéologique de Namur, 2019.
- Coppens, Chris/Derez, Mark/Roegiers, Jan: *University Library Leuven 1425-2000*, Leuven: University Press, 2005.
- Derez, Mark: ›Furore Teutonico‹, in: Kesteloot, Chantal/Ypersele, Laurence van (ed.), *Du café liégeois au soldat inconnu. La Belgique et la Grande Guerre*, Bruxelles: Racine, 2018, pp. 140-141.

- ›Boeken onder vuur‹, themanummer *De Boekenwereld*. *Blad voor Bijzondere Collecties* (Universiteit van Amsterdam), 31 (2015) nr 3.
- Derez, Mark: ›Furore Teutonico. De brand van een bibliotheek‹, in: *Tijdschrift voor Filosofie* 76 (2014), pp. 655-713.
- Derez, Mark/Ceunen, Marika: ›Louvain. Furore Teutonico diruta‹, in: Tixhon, Axel et al. (ed.), *Villes martyres. Belgique Août-septembre 1914*, Namur: Presses universitaires, 2014, pp. 319-395.
- Duchenne, Geneviève/Courtois, Gaëlle (ed.), *Pardon du passé, Europe unie et défense de l'Occident. Adenauer et Schuman docteurs honoris causa de l'Université de Louvain en 1958*, Bruxelles/Wien: Peter Lang, 2009.
- Kott, Christina/Claes, Marie-Christine (ed.), *Le patrimoine de la Belgique vu par l'occupant. Un héritage photographique de la Grande Guerre* Bruxelles: IRPA/KIK, 2018.
- Kramer, Alan: *Dynamic of Destruction. Culture and Mass Killing in the First World War*, Oxford: University Press, 2007.
- Ryckmans, Gonzague: ›Bis diruta, bis restituta. Contribution à l'histoire de la bibliothèque de Louvain‹, in: Chauwenbergh, Etienne van (ed.), *Scrinium lovaniense Etienne van Cauwenbergh. Mélanges historiques/Historische opstellen*, Louvain: Publications universitaires, 1961, pp. 18-50.
- Schivelbusch, Wolfgang: *Die Bibliothek von Löwen. Eine Episode aus der Zeit der Weltkriege*, München/Wien: Carl Hanser Verlag, 1988.
- Simons, Ludo: ›Afgeroomd, platgebrand, opgestookt, gesplitst. Het epos van de universiteitsbibliotheek in Leuven‹, in: *Ons Erfdeel* 49 (2006), pp. 616-617.
- Tollebeek, Jo/Assche, Eline van (ed.), *Ravages. Art et culture en temps de conflit*, Bruxelles: Fonds Mercator, 2014.
- Tollebeek, Jo: ›Leuven/Louvain-la-Neuve: de universiteitsbibliotheek. Verdeeldheid in de wereld van de geest‹, in: Tollebeek, Jo et al. (ed.), *België. Een parcours van herinnering. Plaatsen van tweedracht, crisis en nostalgie*, Amsterdam: Bert Bakker, 2008, pp. 138-151.
- Ungern-Sternberg, Jürgen von/Ungern-Sternberg, Wolfgang von: *Der Aufruf ›An die Kulturwelt!‹. Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, Stuttgart: Frans Steiner Verlag, 1996.
- Ypersele, Laurence van: ›The Oxford of Belgium: le Sac de Louvain‹, in: Kesteloot, Chantal/Ypersele, Laurence van (ed.), *Du café liégeois au soldat inconnu. La Belgique et la Grande Guerre*, Bruxelles: Racine, 2018, pp. 26-27.